



Alexandre Seurat
petit frère



la brune au rouergue

Présentation

« Il y a un moment où j'ai perdu mon frère. Il était là, un peu, et tout à coup, il a cessé d'y être, il avait disparu. Je ne sais pas ce que j'en ai fait, je ne m'en suis rendu compte qu'après coup. »

Pour tenter de supporter la disparition de son frère et sa propre culpabilité, le narrateur remonte le cours de leur histoire commune, jusqu'à l'enfance. Se dessine peu à peu le portrait émouvant d'un petit garçon à la beauté époustouflante qui, déjà, détonne par son comportement. D'un adolescent qui se dit « né sous une mauvaise étoile ». D'un jeune homme allant toujours plus loin dans les conduites à risques.

Un moment quelque chose a dévié de sa trajectoire. Par quelle mécanique familiale, par quels engrenages personnels a-t-il pu fracasser son existence alors que, en apparence, tout lui était donné ?

Après La Maladroite, L'Administrateur provisoire et Un funambule, ce nouveau livre d'Alexandre Seurat, porté par une voix aux accents très personnels, se confronte aux blessures de l'enfance, aux non-dits familiaux, à la culpabilité.

Du même auteur au Rouergue

La Maladroite, la brune, 2015 (prix du livre envoyé par la Poste), Babel n° 1483, 2017.

L'Administrateur provisoire, la brune, 2016, Babel n° 1463, 2018.

Un funambule, la brune, 2018.

Chez d'autres éditeurs

La Perte des limites. Hallucinations et délires dans le roman européen (années 1920-1940), Honoré Champion, 2016.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Photographie de couverture : © plainpicture/Virginie Plauchut

© Éditions du Rouergue, 2019

www.lerouergue.com

Alexandre Seurat



petit frère

la brune au rouergue

*Les citations en exergue des livres sont de Jacques Roubaud,
tirées de € , et de Quelque chose noir.*

C'est son amie qui m'avait appelé et laissé un message (je n'appelais plus personne). J'avais laissé sonner. Je revois seulement les lumières d'en face, de l'autre côté de la cour, petits cubes colorés dans la façade, pendant que ma voix enregistrée débitait son message (ses intonations que je détestais). Alors la sienne à elle, claire, vive, a surgi par-dessus le chuintement de la bande – et à nouveau le silence, son épaisseur. J'avais dû pressentir qu'elle appellerait : je savais qu'elle voyait souvent mes parents, depuis la mort de mon frère. Mais je ne voulais plus rien avoir à faire avec eux, et puis, quelle chance y avait-il qu'elle s'approche de l'espace de réprobation où je m'étais mis ?

À la terrasse du café, j'essaie de ne penser à rien en l'attendant, chiffonnant le papier du sucre. La lumière s'accroche au rideau de plastique transparent. Dehors, les gens se pressent dans le froid. Puis elle est là, à côté de moi, je ne l'avais pas vue

entrer : serrant légèrement les lèvres, comme tendue intérieurement de tout ce qui la traverse. Elle s'assoit, elle a la tête un peu penchée. Si elle sourit, c'est de façon imperceptible, sans rompre son silence. Elle allume une cigarette, exhale la fumée de côté, vers le rideau transparent.

La première fois que je l'avais vue, la silhouette de mon frère chancelait devant moi, l'énorme étui de sa guitare au dos, l'œil hilare : comme en déséquilibre, sur le point de basculer en arrière, il avait tendu la main vers elle pour me la présenter, elle avait l'air gêné, essayant de sourire, *On y va*, mais mon frère à présent se tournait vers moi – car il avait ce don de se mettre au milieu sans qu'on sache où vraiment. Et après un moment de silence, il ajouterait, *Alors ? Vous ne vous parlez pas ?* Il dérivait entre nous, il prétendait nous présenter, sans y être lui-même.

La façon qu'elle a de m'examiner à présent, ses yeux fixés sur un point que je n'arrive pas à situer, mon nez ou mon menton, mon front, et quand je lui demande ce qu'elle regarde – *Il y a un peu de lui dans vos visages* –, ce *vous*, dans sa réponse, trace l'espace d'une appartenance que je voudrais secouer, ou bien elle dit, *Ce qu'il nous a laissé*, disant *nous*, quand je voudrais m'en tenir à *eux*, à *moi*. Elle dit, *Je les ai vus beaucoup ces dernières semaines*, n'ajoute rien, je ne demande rien. *Eux* : comme une masse compacte, hostile, voix qui se tiennent, composant un seul corps homogène.

Puis elle oscille à peine. *Je voulais te voir aussi*, dit-elle comme en suspens, se penche, prend quelque chose sous la table, se relève, me le tend, *Il voulait te l'offrir*. Je ne sais pas si j'ai tendu la main : c'est un fétiche. Le bois noirci est balafré d'encoches plus claires, le tronc, quadrillé de motifs où se logent des pastilles rouges élimées, des coquillages blancs ou jaunes, le front

strié, le crâne plat où quelques plumes composent des toupets de cheveux, les yeux, creusés en amande avec, au centre, deux petites perles jaunes, leur air triste.

Quand je lui demande ce qui s'était passé ce soir-là, elle sourit discrètement, son regard esquive, puis elle répond d'une voix plane, *Il avait beaucoup bu. Il avait dit, Ça va, quand je lui avais dit qu'il ferait mieux de s'arrêter.*

Ça va, car il disait toujours, *Ça va*, bloc de mots qu'il vous laissait dans les bras, qu'on se débrouille avec, il n'avait rien demandé. *Ça va mec, impeccable.* Sa paume moite dans la mienne, la pression des phalanges rugueuses dans le creux de ma main, quand il se tenait là, debout au milieu de la rue, me regardant de loin, la dernière fois. Je l'avais appelé d'en bas, c'était un soir où j'étais calme, sinon je n'appelais pas. Un déclic, et sa voix avait dit aussitôt, *J'arrive.* Mais à cette tension dans la nuque, je savais que le calme ne durerait pas : les bruits commençaient à faire corps, autour de moi. Des images : un barbu voûté dans une cabine téléphonique, une vieille cambrée sur son déambulateur qui traverse la rue, une autre vieille emmitouflée de châles épais, tout près de moi. C'étaient toujours de longues minutes avant que sa silhouette longiligne ne surgisse, quand il disait *J'arrive* : comme une brèche se creusant dans le temps des mots, quand ils voulaient trop dire tout de suite, et ses mots promettaient toujours trop.

Mais il avait fini par déboucher du porche, son corps serré de près par un t-shirt, un jean, un blouson de cuir neuf, son regard tâtonnant avant de me voir, jetant ses pas hâtifs l'un après l'autre vers moi, la parole empressée, *La forme mec ?* poussant de petits paquets de mots denses, et la pression de ses doigts dans ma main, s'accompagnant d'une légère

détente du bras, puis la peau sèche de sa joue. Est-ce que je lui avais dit d'emblée, *Tu sens l'alcool*, ou j'avais attendu que mon frère me répète, dans le café de l'autre côté de la rue (où je suis maintenant avec elle), repoussant mes questions soupçonneuses, *Ça va mec, impeccable*. De mon calme ne restait plus rien, la douleur descendait de ma nuque dans mon dos, à cause de l'inquiétude face à son euphorie factice.

Mon frère l'avait vue, ma raideur, quand nous nous étions assis sur la terrasse, parce qu'il disait, *Toi ça n'a pas l'air d'aller*. Mes regards s'agrippaient à ce qu'ils pouvaient trouver, la colonne chauffante crépitant par moments derrière, le serveur en retrait qui s'essuyait les mains. J'avais dit à mon frère, et le bloc était mal dégrossi, *Il faut que tu te sauves*, mais sans savoir précisément de quoi, ni comment. Mon frère me regardait, le visage appuyé sur sa main, l'air de se demander ce que je pouvais bien vouloir dire. J'aurais voulu dire à mon frère plus que je n'avais jamais pu, mais il souriait d'un air lointain : sa main, où se posait sa joue, semblait soutenir un monde. Il avait seulement dit, *Toi ça n'a pas l'air d'aller*. Les mots que je n'avais jamais dits me pesaient tellement, dans la terreur d'avoir compris trop tard le peu que je croyais en comprendre à présent – je répétais seulement, *Écoute-moi*. Mon frère souriait, *Mais je ne fais que t'écouter*.

La seule concession qu'il me ferait, c'était qu'il n'aimait pas son visage bouffi – c'était à cause des piqûres, il leur avait demandé un autre traitement, mais ils ne voulaient rien entendre, il allait se remettre aux pompes. Puis il avait recommencé à me sourire, me regardant depuis un espace vague, avant de replier doucement les paroles sur elles-mêmes, *J'ai toujours écouté tes conseils*.

Son regard à elle se perd, elle a repris une cigarette, la fumée lentement s'exhale. *Quand il était remonté de t'avoir vu, il m'avait dit, Mon frère me dit que c'est moi qui ai raison. Il hésitait, il avait l'air de ne pas savoir ce que ça voulait dire.* Elle ne le demande pas non plus, lâche une longue bouffée de fumée. Elle ajoute seulement, *Tu étais un modèle pour lui,* d'une voix claire comme si c'était une vérité très sûre. À côté de nous, deux jeunes filles parlent fort, éclatent de rire.

Elle ajoute que c'était convenu entre eux qu'il dormirait chez lui, ce soir-là : il habitait chez elle depuis plusieurs mois, mais elle avait besoin d'une pause. Alors, avec les amis qui étaient là, ils l'avaient ramené chez lui. Ce qui s'était passé après, un geste le balaie, ses yeux se détournent, sa voix se coupe, elle ne sait rien.

Elle voudrait retourner chez lui, mais elle ne peut pas y aller seule. Puis elle ajoute, après un temps, *Il y a ses carnets.* Pendant plusieurs années il les avait remplis par dizaines, il en parlait souvent, parlait des sketches qu'il y écrivait, mais que personne, chez nous, n'avait jamais lus – je lui avais souvent demandé si je pouvais les voir, il m'avait dit, *Un jour.*

Et puis elle veut aller chercher les toiles qui restent là-bas : il parlait d'exposer, l'avait déjà fait dans un bar non loin de chez lui. Elle dit que le patron serait sûrement d'accord.

Ce sourire discret qu'elle a encore, en disant simplement qu'il faut qu'elle y aille : juste conscience du mouvement de repousser ma chaise, de mettre le fétiche dans mon sac. À mon frère, c'était moi qui avais dit, *Maintenant je dois y aller,* en me levant – et je l'avais laissé où je la laisse, au pied de son immeuble à elle, prenant la main que mon frère m'abandonnait, plongeant pour la dernière fois vers son visage trop sec, essayant de donner du poids aux mots usés. Mon frère

avait dû dire, comme il disait toujours, *T'inquiète mec*. Avant de s'engouffrer dans le métro, est-ce que j'avais seulement regardé derrière moi vers la silhouette dans son blouson de cuir s'effaçant sous le porche.

Puis le froid s'est précipité. Plus loin, des foules me bousculent, des boules de clarté blanche pendent du ciel d'un bout à l'autre de la rue : je finis par sortir le fétiche de mon sac. Les plumes piquées dans le crâne de bois s'y sont déchirées, et je ressens un brusque élancement dans la poitrine, comme si je venais seulement de perdre mon frère. Autour de moi les gens murmurent, une main trop large en serre une autre et la tire. Le fétiche est ébouriffé, et j'ai mal. J'essaie de marcher : à travers les fenêtres des façades, j'aperçois une armoire parfois, ou un lit, une affiche au mur.

J'ai posé le fétiche sur le bureau, mais les précautions infinies que j'y mettais venaient un peu tard : cette impression qu'il me regarde, me fixe, de ses yeux immobiles. Je regarde mes mains étendues devant moi, inutiles, coupées du temps. J'essaie d'écouter aux murs. Un enfant crie au loin, *Papa*, continûment, *Papa*. D'autres murmures se froissent. Je caresse en silence les cheveux de celui qui essaie de dormir, et qui pleure, les bruits contre les murs et le plafond : des cris d'enfants, un long silence. Je me balance d'avant en arrière, je regarde mes mains dans la lumière sourde : anguleuses et fines, elles présentent des découpes aiguës, elles précèdent le manque.

Livre premier

*en têtes de mort aurons nous un air de famille
petit frère*

*te voilà proche du temps
bientôt tu auras du temps plein les mains*

1.

La porte s'ouvre : l'odeur de renfermé n'a pas changé, des relents de tabac froid, et cette atmosphère lourde. Des vêtements sur un meuble, blousons, vestes entassés. Dans la lumière parcimonieuse du couloir étroit, je me faufile avec l'amie de mon frère. Tout est resté comme s'il venait de sortir : toiles adossées au mur, revues, les vêtements à la patère. Je vois le matelas au sol, les draps encore plissés, comme s'ils avaient conservé l'empreinte de son corps.

C'est là qu'ils l'ont retrouvé. Elle avait appelé mon père dans la panique – parce que personne n'ouvrait la porte, mais qu'elle savait qu'il était là, derrière, et elle n'avait pas la clé. Alors mon père était venu, pendant qu'elle restait en bas, et c'est lui qui l'avait découvert, allongé sur le matelas. Il avait prévenu la police, puis ils étaient revenus ensemble. Elle me dit le mouvement qu'elle a eu vers mon frère, étendu là, le mouvement de le protéger encore, de l'entourer – mais même ça n'était plus possible. Les policiers lui disent, *Vous*